ŒUVRES

DU

R. P. H.-D. LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOTICE

SUR LE PÈRE LACORDAIRE

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

1872

232
L2
279
187
SM

ŒUVRES

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

ŒUVRES

DU

R. P. H.-D. LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOTICE

SUR LE PÈRE LACORDAIRE

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

1872

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/noticesurlepre00laco

NOTICE

SUR LE PÈRE LACORDAIRE (1)

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire naquit à Récey-sur-Ource, en Bourgogne, le 1er mai 1802. A quatre ans, il n'avait plus de père; et sa mère, chrétienne intelligente et forte, resta seule chargée de diriger ses débuts dans la vie. Les dix premières années de l'enfant s'écoulèrent douces et pures au sein de sa famille, sous cette

(1) Le lecteur désireux de détails plus complets les trouvera dans la *Vie intime et religieuse du P. Lacordaire*, par le P. Chocarne, et dans la *Vie du P. Lacordaire*, par M. Foisset. — Il serait superflu de louer ici le mérite qui distingue ces deux beaux ouvrages, chacun à son point de vue différent. Le public les connaît; et bien des âmes pourraient dire tout le profit qu'elles en ont retiré.

éducation sérieuse de nos ancêtres, presque inconnue en nos jours de décadence. Mais il fallait le préparer à l'avenir; Henri fut mis au collége de Dijon. Dès ce temps, l'indifférence religieuse et souvent le doute se respiraient avec l'air dans les lycées de l'empire, où presque rien ne soutenait la foi. — Le nouvel élève puisa, comme tant d'autres, à cette coupe empoisonnée l'oubli des croyances sacrées de son enfance. « Sa pre-
« mière communion, ainsi qu'il le raconte lui-
« même, fut sa dernière joie religieuse et le
« dernier coup de soleil de l'âme de sa mère
« sur la sienne. Bientôt les ombres s'épaissirent
« autour de lui; une nuit froide l'entoura de
« toute part, et il ne reçut plus de Dieu dans
« sa conscience aucun signe de vie (1). »

Élève médiocre, s'il faut l'en croire, aucun succès ne signala le cours de ses premières études; mais en rhétorique il remporta de si éclatants triomphes que, plusieurs années après sa sortie, les murs du collége en conservaient encore l'écho.

Du lycée, le brillant rhétoricien passa à l'école

(1) *Notice sur le Rétablissement des Frères Prêcheurs.*

de droit de Dijon. Là, peu satisfait de l'étude sans âme des articles du Code, et privé des lumières d'en haut, seules capables de grandir la vie sans en fausser la direction, il se rallia bien vite à une dizaine de jeunes étudiants qui, comme lui, « voulaient être autre chose que des avocats « de mur mitoyen, et pour qui la patrie, la « gloire, les vertus civiques étaient un mobile « plus actif que les chances d'une fortune vul- « gaire; et bientôt des réunions intimes et de « longues promenades les mirent en présence « des plus hauts problèmes de la philosophie, de « la politique et de la religion (1). »

Parmi ces jeunes gens aux généreuses aspirations, Lacordaire prit de suite le premier rang. « Nous écoutons encore, écrivait un de ses anciens compagnons d'études, ces improvisations pleines d'éclairs, de ressources inattendues, de souplesse et de saillies. Nous voyons cet œil étincelant, nous entendons cette voix claire, vibrante, s'abandonnant sans réserve à la verve intarissable de la plus riche nature (2). »

(1) *Notice sur le Rétablissement des Frères Prêcheurs.*
(2) Lorain, *Étude sur le P. Lacordaire.*

Cependant, au milieu de ces travaux et de ces admirations, la foi manquait toujours au jeune étudiant. Son âme élevée avait rapidement jugé et dédaigné Voltaire avec ses railleries; il proclamait déjà bien haut que l'impiété conduit à la dépravation; que les mœurs corrompues enfantent les lois corruptrices, et que la licence emporte les peuples vers l'esclavage sans qu'ils aient le temps de pousser un cri; mais il ne débutait si bien que pour s'arrêter au déisme de Rousseau, et s'égarer dans les théories politiques du *Contrat social*.

Le droit fini, il vint à Paris faire son stage. A son insu, comme il le comprit plus tard, c'était aux portes de l'éternité qu'il venait frapper. Sur ce nouveau théâtre, il ne demeura pas longtemps inconnu. Berryer, qui l'entendit, lui assura qu'il pouvait se placer au premier rang du barreau; et, après une de ses plaidoiries, le premier président Séguier se tournant vers les autres juges : « Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas Patru, c'est Bossuet. » Ses amis lui prédisaient le plus bel avenir. Cependant ces espérances dorées ne pouvaient le défendre d'une secrète mélancolie : ni l'amitié ni la gloire qui se pressaient si vite

autour de lui, ni les mille rêves qu'enfantait chaque jour son imagination un instant charmée, ne parvenaient à dissiper ce mystérieux ennui. Que se passait-il donc dans son cœur de vingt ans? Dieu daignait le visiter, sans qu'il connût sa présence, et le sentiment des choses célestes lui faisait de mieux en mieux saisir le néant de la créature. Deux ans ces tristesses grandirent en son âme, et achevèrent de la purifier. Les problèmes religieux de Dijon lui revenaient à la pensée; il reprenait, seul avec lui-même, ses objections d'autrefois, et les réponses de ses amis, dont son intelligence déjà mûrie appréciait mieux le faible et le fort. Dans ses méditations persévérantes, l'évidence historique et sociale du christianisme le ramenait à la foi de sa mère et de son enfance; une lumière intérieure et une secrète impulsion que la grâce de Dieu peut seule donner, achevèrent l'œuvre: il était le vaincu de Dieu. Mais pour lui, redevenir chrétien, c'était travailler à rendre croyants ceux de ses contemporains qui n'avaient pas ce bonheur. « Il vit dans le monde un grand ma-
« lade, et il pensa qu'il n'y avait rien de compa-
« rable au bonheur de le servir avec l'Évangile

« et la Croix de Jésus-Christ. Un désir du sacer-
« doce, vif, ardent, irréfléchi, mais inébranlable,
« s'empara de lui, il voulut être prêtre (1). »
Et, sans plus tarder, il alla demander à Mgr de Quelen, alors archevêque de Paris, de le recevoir dans son diocèse et dans le séminaire de Saint-Sulpice. « Soyez le bienvenu, lui dit le prélat en lui tendant la main; vous défendiez au barreau des causes périssables, vous allez en défendre une dont la justice est éternelle. »

Au séminaire, Henri Lacordaire apporta sa foi de néophyte, sa bonne et forte volonté, mais aussi ses tendances politiques et son impétueuse nature si contraire à la réserve de la vocation cléricale. « Il sortait sans le vouloir de la physio-
« nomie ordinaire des élèves. Sûr du mouve-
« ment qui le conduisait au sacerdoce, il ne
« songeait pas assez d'abord à réprimer les
« saillies d'une intelligence qui avait discuté trop
« de thèses, et d'un caractère qui n'était pas
« encore assoupli (2). » Aussi ses pieux et prudents directeurs, inquiets de la fougue et des

(1) *Mémoires du P. Lacordaire.*
(2) *Ibid.*

contrastes de cette singulière nature, hésitèrent quelque temps à reconnaître en lui un élu du sanctuaire. Mais sa docilité, sa persévérance et la droiture mieux connue de ses intentions, finirent par dissiper les sages appréhensions des maîtres, et, le 25 septembre 1827, l'abbé Lacordaire écrivait à ses amis : « Je suis prêtre depuis trois jours et pour l'éternité. » Revêtu du sacerdoce, il refusa sans hésiter la charge brillante d'auditeur de rote, qui l'eût conduit à l'épiscopat. Ce n'étaient pas les honneurs que ce converti venait chercher dans le sanctuaire, mais Dieu, la croix et les âmes. Institué aumônier d'un petit couvent de la Visitation et en même temps du collége Henri IV, il s'occupa sans retard de ramener à la foi et aux sacrements de l'Église les jeunes gens confiés à son ministère.

L'heure et les circonstances étaient peu favorables. L'impiété était en honneur parmi les enfants comme parmi les pères. Aussi, découragé, bientôt après, de la stérilité de ses travaux, l'aumônier déversait sa tristesse dans un mémoire adressé au ministre de l'instruction publique sur la situation religieuse et morale des colléges de Paris. Pourtant il se sentait une sur-

abondance de vie, et il avait besoin de se donner aux âmes ; augurant donc, de ses débuts infructueux, que la France offrirait difficilement à son ministère de sérieux résultats, il résolut de demander à l'Amérique, pour son apostolat, un champ plus neuf et plus fécond.

Le jour de son départ était fixé, quand éclata en France la révolution de 1830, écrasant en trois jours la monarchie la plus ancienne et la plus auguste de l'Europe. En ces heures de péril, la France avait besoin de tous ses enfants. M. de Lamennais, en rapport depuis quelques mois avec l'abbé Lacordaire, lui fit comprendre sans peine que ce n'était pas l'heure de quitter la patrie, et lui proposa de se joindre plutôt à lui pour une œuvre à la fois catholique et nationale, d'où sortiraient, pensait-il, l'affranchissement de la religion et le salut de la société. Cette œuvre c'était la fondation du journal *l'Avenir*. Lacordaire crut trouver, dans l'entreprise qu'on lui proposait, l'occasion de servir en même temps sa foi et son pays. Il accepta donc avec une vive joie, avec un dévouement sans calcul ; et bientôt il fut un des principaux rédacteurs de *l'Avenir*.

Ce journal pouvait-il répondre à ses fastueuses promesses ? Les qualités et les défauts de ses rédacteurs révélaient d'avance ses destinées. Le fondateur était M. de Lamennais, âme de feu, d'une éloquence ardente, sans cesse en besoin d'ennemis et de batailles, d'ailleurs génie intempérant, qui passa sa vie à outrer toutes les causes; en politique, longtemps partisan d'un absolutisme sans frein; puis, par un revirement soudain, quoiqu'il fût à prévoir, emporté dans les errements d'une liberté sans règle; en religion, admirateur sans discernement du rôle si beau de la papauté, et, à la fin de ses tristes jours, maudissant avec la papauté toute l'Église de Dieu.

Par la publication de son premier volume de l'*Indifférence en matière de religion*, il avait excité en sa faveur un enthousiasme inouï. On le saluait comme un nouveau Père de l'Église ; et, bien que le reste de l'ouvrage n'eût pas répondu à l'attente des catholiques clairvoyants, M. de Lamennais, en 1830, n'en restait pas moins, aux yeux d'un grand nombre, le plus puissant écrivain de l'Église de France. A côté du chef se levaient les collaborateurs, et le premier, entre

les plus brillants, l'abbé Lacordaire. Il apportait à l'œuvre commune, avec cet amour ardent de Dieu et de l'Église que nous lui avons déjà vu, un désintéressement admirable, un dévouement sans bornes à la société dont il était membre, une puissance de réflexion remarquable, une noblesse de pensées en quelque sorte innée, une imagination étincelante, un style d'une verve qui ne s'épuisait jamais. Mais sa jeunesse manquait de cette maturité, de ce discernement et de cette vue d'ensemble que donne seule, à moins d'une grâce spéciale, l'expérience des hommes et des choses. Ce défaut, que le jeune prêtre tenait de son âge et de son temps, devait être pour lui la cause de bien des méprises et des déceptions dans la route nouvelle où il s'engageait avec tant d'ardeur. Au reste, la tempête déchaînée en ces jours de trouble était si violente, les abîmes que l'on côtoyait étaient si nombreux et si profonds, qu'ils pouvaient donner le vertige aux plus fermes génies.

Les flots révolutionnaires qui avaient si rapidement emporté la monarchie séculaire des Francs avaient un instant paru emporter et

briser la religion. De ce que le trône, loin de savoir soutenir l'autel, n'avait pu se soutenir lui-même, ces ardents catholiques de *l'Avenir* concluaient qu'il fallait au plus tôt briser l'antique alliance des deux sociétés, spirituelle et temporelle, abandonner le pouvoir civil dans le chemin où il voulait s'aventurer, et laisser l'Église, assez forte avec Dieu seul, marcher dans l'isolement vers ses éternelles destinées. Pour comprendre que par là, en évitant certaines misères, suite inséparable des défauts de l'homme, on créait un état contraire à sa nature même, et qu'en voulant sauvegarder le libre exercice de ses prérogatives, on en minait rapidement la base, il eût fallu aux rédacteurs de *l'Avenir* une étude plus attentive du cœur humain, des révolutions sociales et des enseignements immuables de l'Église, que ne le comportait le terrain si agité où ils combattaient au jour le jour. Il leur eût fallu surtout, à eux pour qui l'actualité des faits avait une autorité si décisive, l'expérience prolongée de ce que devient l'homme ainsi scindé. Cette expérience leur manquait. Pleins de confiance en leur programme, ils inscrivirent donc fièrement sur leur

drapeau : Dieu et liberté. Et, sous ce dernier mot, ils confondaient avec la liberté du devoir, nécessaire à l'homme pour arriver à sa vraie grandeur, toutes les libertés, celles mêmes qui affranchissent l'homme du devoir, et compromettent les droits de Dieu : liberté de conscience, indépendance réciproque de l'Église et de l'État, suppression du budget des cultes, liberté de la presse, etc.

Quelle puissance, en dehors de Dieu, pourrait faire que cette liberté ne devînt pas licence, ni le maître ni les disciples ne s'en inquiétaient beaucoup. Leur drapeau à la main, ils se jetèrent hardiment dans la mêlée avec l'emportement de leur jeunesse, et, sans plus tarder, ils engagèrent le combat.

Dans ces batailles de tous les jours, l'abbé Lacordaire, soutenu par son nouvel ami, M. de Montalembert, alors à peine âgé de vingt ans, était au premier rang. C'était lui que l'on trouvait toujours aux postes périlleux. C'était lui qui, dans l'espoir d'assurer aux prêtres plus de sainte indépendance dans les combats de la foi, suppliait le clergé de renoncer au budget des cultes comme à une aumône qui l'enchaînait en le

déshonorant. Et ces théories, plus séduisantes que solides, il le reconnut plus tard en se réfutant lui-même (*Ère nouvelle,* 1848), étaient jetées chaque matin à tous les échos de la publicité dans un style éclatant et fougueux. Mais, à côté de ces erreurs, nées de l'inexpérience sur le sol mouvant des révolutions, l'abbé Lacordaire soutenait bien des thèses où la vigueur de son style devenait une arme formidable au profit de la justice et de la vérité.

En ces temps de passions politiques et irréligieuses, presque chaque jour apportait à Dieu et à son Église quelque nouvel outrage des gouvernants et des gouvernés. Les prêtres étaient indignement insultés; de laborieux et pauvres Trappistes se voyaient chassés de leur monastère comme des malfaiteurs, par un ministre du roi; des maires et des préfets faisaient enfoncer la porte des églises pour donner, par force, un semblant de sépulture religieuse à des ennemis publics et obstinés des choses saintes. L'abbé Lacordaire se chargeait ordinairement, dans *l'Avenir*, de venger Dieu et l'Église de ces ridicules prétentions et de ces empiétements sacriléges. Et tel persécuteur que la crainte de Dieu

n'eût jamais arrêté, recula plus d'une fois par crainte de cette plume inexorable qui savait si bien d'un seul trait démontrer l'abus et le flétrir. En même temps qu'il se constituait le vengeur de Dieu contre les vexations persistantes du parti irréligieux, Lacordaire s'armait en champion de la liberté d'enseignement.

Revendiquer en faveur de l'Église le droit divin d'enseigner les âmes, inhérent à sa mission sur la terre, eût été sans doute rendre de légitimes hommages à une vérité trop méconnue, qui est moins un privilége pour l'Église qu'un bienfait pour les hommes. Mais Lacordaire jugea que sur le terrain pratique où il était descendu parce que là avait lieu le fort du combat, cette revendication eût desservi sa cause sans profit pour personne. Moins sacrés, moins complets, mais plus adaptés aux malheurs des temps étaient les droits qu'il venait réclamer.

Par une monstrueuse inconséquence, un gouvernement soi-disant protecteur de la liberté pour tous ravissait aux familles la liberté de l'éducation pour s'en attribuer le monopole : un État sans religion, c'est-à-dire sans morale,

s'instituait le guide indispensable de la jeunesse, et se donnait pour mission de former l'âme des générations nouvelles. Là était le grand mal et la criante injustice contre lesquels il fallait avant tout réagir. Lacordaire entreprit cette tâche. Et comme elle était aussi ardue en pratique qu'elle paraissait simple en principe, non content d'écrire, il voulut agir et parler.

La charte avait promis de pourvoir dans le plus bref délai à la liberté d'enseignement; mais le gouvernement retardait de tout son pouvoir l'accomplissement de la promesse. Ce qu'il refusait d'octroyer, l'abbé Lacordaire, et ses collaborateurs de *l'Avenir,* résolurent de le prendre. A cet effet, s'ouvrit par leurs soins une école d'enfants. — Deux jours après, elle était fermée par ordre du gouvernement, et les illustres maîtres d'école devaient comparaître devant la chambre des pairs comme violateurs d'une loi de l'État. Ils se défendirent eux-mêmes avec éclat; et les juges, déjà émus de la jeune et vive éloquence de Montalembert, demeurèrent sous le charme de la parole et de la personne de l'abbé Lacordaire, qui, par l'heureuse audace

de son improvisation, sut réveiller l'attention des moins sympathiques. Condamnés pour la forme, et frappés d'une légère amende, les accusés s'en allèrent, au fond, vainqueurs de leurs juges; car il les avaient forcés d'accepter cette grande bataille qui, au bout de vingt ans de lutte, devait se terminer par une victoire définitive.

Malgré tous ces travaux, *l'Avenir* touchait à sa fin. Tandis que ses rédacteurs, par leur audace, leur désintéressement et leur talent, s'attiraient les sympathies d'une portion du jeune clergé, le côté périlleux, excessif, et même faux de leurs théories, la hardiesse de leur polémique, la violence de leur manière, soulevaient contre eux bien des réprobations. Les évêques protestaient avec raison contre cet enseignement sans mission, qui entendait relever de lui seul, et qui cependant engageait inévitablement l'Église, ébranlait ses traditions, et pouvait produire dans le mouvement religieux une dangereuse déviation. Ces plaintes retentirent jusqu'à Rome, et y excitèrent de justes appréhensions. L'abbé Lacordaire, dans sa loyauté, ne pouvait supporter une situation équivoque et rester sous

le coup d'un soupçon. Il proposa à ses amis, qui acceptèrent sans hésiter, d'aller à Rome soumettre au Pape les questions sur lesquelles leur orthodoxie était mise en doute, promettant d'avance une obéissance absolue à la décision du Saint-Siége.

Au jour de la Nativité du Sauveur, jour où les anges ont promis la paix aux hommes de bonne volonté, Lacordaire allait s'agenouiller au tombeau des saints Apôtres, pour y demander avec un cœur sincère la vérité et la lumière; et l'une et l'autre lui furent largement accordées. Le Saint-Siége ne pouvait approuver toutes les doctrines ni les tendances générales de *l'Avenir*. Il ne pouvait se décider, non plus, à condamner publiquement des hommes à qui la science et la mesure avaient pu faire défaut, mais dont le mérite et le dévouement étaient hors de cause. Entre l'approbation et le blâme il n'y avait que le silence. Ce fut à ce parti que le Saint-Père se décida. Il fit dire aux rédacteurs qu'on examinerait leurs principes, et qu'en attendant ils pouvaient regagner leur pays. « C'était laisser le temps couvrir de ses « plis les écrivains, leurs doctrines et leurs

« actes (1). » L'abbé Lacordaire, dans la paix et la lumière de la ville éternelle, comprit facilement ce silence ; il y vit une improbation tacite, mais claire, et surtout paternelle du Saint-Siége. « Je ne sais ni le jour ni l'heure, écrivait-il ensuite, mais j'ai vu ce que je ne voyais pas : je suis sorti de Rome libre et victorieux ; j'ai appris de ma propre expérience que l'Église est la libératrice de l'esprit humain. »

Hélas ! en même temps que l'humble disciple se soumettait avec une admirable simplicité, M. de Lamennais se révoltait dans son cœur. En vain le jeune prêtre lui disait-il, avec un bons sens irréfutable : « Ou il ne fallait pas venir, ou bien il faut nous soumettre et nous taire. » En vain il lui montrait de quel coup il allait frapper tout ensemble sa raison, sa foi et son honneur ; en vain, après l'avoir disposé à l'obéissance, il le suivait dans la solitude pour l'y maintenir. « La blessure de l'orgueil irrité était « vivante au cœur du maître ; le glaive s'y re- « tournait chaque jour par la main même de « celui qui aurait dû l'en arracher, et mettre à

(1) *Mémoires.*

« sa place le baume de Dieu...; et des paroles « entrecoupées et menaçantes sortaient de cette « bouche qui avait exprimé l'onction de l'Évan- « gile (1). » Ce spectacle navrant était au-dessus des forces de l'abbé Lacordaire. Convaincu, du reste, de l'inutilité de ses efforts auprès du grand homme déjà tombé, il se résolut à l'unique parti qui pouvait lui rester : la séparation. Il quitta son ancien maître en lui laissant des adieux pleins d'une respectueuse douleur. Désormais il reprenait la liberté de ses convictions personnelles et la vraie direction de sa destinée. Ainsi affranchi, il vint à Paris sans savoir ce qu'il allait devenir, et ce que lui vaudrait de Dieu l'acte qu'il accomplissait. Mais il avait fait son devoir, et cela lui suffisait.

C'est là un des plus beaux moments dans la vie de l'abbé Lacordaire.

A peine sorti de la jeunesse, habitué depuis longtemps à subir, sans le savoir, la fascination de cet homme dominateur et presque à la chérir; l'âme encore meurtrie du combat où, contre ses espérances, il vient d'être vaincu; placé entre

(1) *Mémoires.*

un passé qui se brise et un avenir compromis, il a le coup d'œil de la foi assez sûr, la volonté assez ferme et le cœur assez humble pour se séparer de son maître, au risque de passer pour traître ou ingrat aux yeux de ceux qui regardent les choses de moins haut. Sa grande douleur est de ne pouvoir soustraire au naufrage l'obstiné pilote auquel il a jusque-là obéi.

Pendant plus de trois années il poursuit, du moins, de son zèle, l'âme de son ami, Charles de Montalembert, qui ne sait se résigner à quitter M. de Lamennais; et, par cette inépuisable charité qui est aussi une lumière, il réussit enfin à lui « faire comprendre et vénérer le seul pouvoir « devant lequel on grandit en s'inclinant, et à « mettre l'Église avant tout dans sa conduite et « dans son cœur. »

De retour à Paris, Lacordaire se présenta à son archevêque, Mgr de Quélen, qui le reçut à bras ouverts, comme un fils échappé à quelque grand péril, et lui rendit la charge d'aumônier à la Visitation. — C'était la même cellule, la même mission qu'autrefois; mais que la situation était changée! Il trouvait là, comme il le dit lui-même, « mille incertitudes, mille contra-

« dictions dans le cœur, aucun ancien ami, et « pas de nouveau. »

Seul, objet d'une défiance universelle, sans lumière du dehors, entouré d'écueils, qu'allait-il devenir au milieu des tentations d'abattement ou de révolte qui devaient inévitablement se disputer ses heures de solitude? Entre ces deux abîmes, quelle main assez douce pourrait le soutenir, et quel frein assez fort l'arrêter? Dieu y pourvut en lui faisant rencontrer une âme chrétienne, bonne et grande, Mme Swetchine. L'abbé Lacordaire était sans expérience et sans guide; elle lui apporta comme secours la sollicitude d'un cœur tout maternel, les judicieux conseils d'une vie de cinquante ans, partagée entre l'étude et le commerce du grand monde, et en même temps le sens surnaturel d'une fervente convertie au catholicisme.

On comprend combien cette influence pleine de tact et de bonté dut contribuer à soutenir l'abbé Lacordaire au-dessus des passions étroites ou envieuses, qui le poursuivirent longtemps, et à conserver son âme dans la paix, le travail et la charité.

Sur ces entrefaites, M. de Lamennais, après plusieurs soumissions équivoques et bientôt ré-

tractées, jeta au monde sa véritable pensée dans ses *Paroles d'un Croyant,* emphatique et haineuse déclamation contre les rois et les prêtres, et sourde excitation à la révolte contre l'autorité.

Les restes de gloire qui entouraient l'auteur, et les quelques reflets de l'Évangile qu'il sut mêler à la teinte sombre de son pamphlet, lui valurent un succès de scandale. — L'abbé Lacordaire crut devoir à son honneur et à sa foi de montrer à tous l'abîme qui le séparait du prêtre apostat et de ses doctrines. Il composa, pour cela, ses *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais,* où il attaquait dans leur base les erreurs de son ancien maître, appuyées toutes sur la prétendue infaillibilité du genre humain, source unique, selon lui, de certitude dans le monde.

Après ces travaux de circonstance, à quelle œuvre Lacordaire allait-il dévouer sa vie? Pressé de rentrer dans les luttes et les agitations du journalisme, il s'y refusait, ayant, disait-il, fait son temps de service et reçu assez de blessures. La vérité seule, en effet, avait toujours été la passion de cette grande âme. C'était la Vérité qu'il cherchait au milieu des discussions de sa

jeunesse : c'était la gloire de la Vérité qu'il entrevoyait par delà les différents drapeaux sous lesquels on l'avait induit momentanément à se ranger : en elle il faisait consister le secret de l'éloquence, qui, disait-il, se résumait à *faire de la chaleur avec de la vérité*. Quand cette Vérité fut pour lui Jésus-Christ et l'Église, la Vérité qui ne trompe pas, la Vérité qui sauve, il n'eut plus d'autre rêve que de se consacrer à sa transmission. Il voulut à tout prix la rendre saisissante à ceux qui ne la connaissaient pas ; afin qu'à force de l'admirer ils en vinssent à l'aimer, et qu'en l'aimant ils fussent sauvés. Il se renferma donc alors dans l'étude, le silence et la solitude, avec la pensée d'écrire un livre sur l'état de l'Église et du monde au XIXe siècle. « Pour sa pa-
« role, il la préparait à une œuvre uniquement
« consacrée à la jeunesse, dans le genre apolo-
« gétique, c'est-à-dire dans cette forme où l'on
« rassemble les beautés, les grandeurs, l'histoire
« et la polémique religieuses, afin d'agrandir le
« christianisme dans les esprits et d'y engendrer
« la foi (1). »

(1) Correspondance.

C'était Dieu qui lui donnait le pressentiment de sa destinée. Dieu encore se chargea de l'y conduire.

Vers le même temps on vint proposer à l'abbé Lacordaire de donner des conférences aux élèves du collége Stanislas, à Paris. N'était-ce pas un appel de la Providence? Il le crut, et accepta.

Le résultat dépassa les espérances. Bientôt il fallut construire des tribunes dans la chapelle; puis les élèves durent céder la place à une foule d'auditeurs, où les hommes les plus illustres se trouvaient rassemblés. Mais, à côté de l'admiration exaltée, la critique s'éleva bientôt. La doctrine de l'orateur était-elle la vraie doctrine de l'Église? Sa manière était-elle chrétienne? et ne changeait-elle pas la chaire en tribune profane? Ces doutes devinrent bien vite des murmures, et ces inquiétudes, grossies par l'esprit de parti, se traduisirent en accusations. On dénonça le jeune conférencier au Vatican, à l'archevêché, aux Tuileries, partout. Fatigué de ces attaques anonymes, l'abbé Lacordaire, au bout de trois mois, écrivit à Mgr de Quélen : « Ne connaissant ni mes fautes, ni mes ennemis, ni ce

qu'on veut de moi, je me tais en enfant de l'Église. » Les conférences de Stanislas furent interrompues. Mais le jeune orateur y avait trouvé, dans son éclatant succès, le secret de sa prédestination en ce monde. Il n'avait plus qu'à attendre son heure. Quelques mois après il l'entendit sonner.

Un jour l'archevêque de Paris, peu disposé cependant, par nature et par éducation, à goûter une éloquence si nouvelle, invita lui-même l'orateur de Stanislas à faire des conférences religieuses dans la chaire de Notre-Dame.

L'épreuve était solennelle. L'impiété du XVIIIe siècle, après s'être révélée à fond dans les horreurs de la Révolution, travaillait le sol de la France d'une manière plus occulte, et, par là, plus perfide. Presque tous ceux qui avaient quelque ascendant sur l'opinion, les hommes de la science, de la presse, de la tribune, s'étaient faits ses complices. « Les générations ne sortaient « de l'enfance que pour mépriser ou détester « l'Évangile, et, pour comble de séduction, la « liberté, accourant au-devant d'elles, couvrait « de son image généreuse l'impiété qui les dévo-

« rait (1). » Et voici qu'un enfant de ce siècle sans foi, hier encore ami de ses égarements, se présentait en chaire avec la prétention de réparer les ruines du vieil édifice catholique et de le venger du mépris.— L'entreprise était hardie ; aussi le jour où devaient commencer les conférences, « l'Église de Notre-Dame se remplit d'une mul- « titude qu'elle n'avait pas encore vue ; toute la « jeunesse, les amis et les ennemis, et cette foule « curieuse qu'une grande capitale tient toujours « prête pour tout ce qui est nouveau, s'étaient « rendus à flots pressés dans l'ancienne basi- « lique (2). » Le succès de ce premier discours fut si complet, que l'archevêque voulut sur-le-champ nommer le conférencier chanoine honoraire de sa métropole.

Mais si c'était un grand résultat d'avoir créé cet auditoire nouveau, et d'y avoir provoqué l'enthousiasme d'un jour, le plus difficile restait à faire. Comment, en effet, assujettir longtemps à un cours de doctrine ces hommes entraînés par le mouvement fiévreux des affaires politiques?

(1) *Notice sur Ozanam.*

(2) *Mémoires.*

et comment les enchaîner à une parole sacerdotale qui ne rendait si bien les accents et les émotions du siècle que pour faire enfin songer à l'éternité? Pour retenir ces flots d'auditeurs toujours mobiles, impatients, et naturellement portés à la révolte, le jeune conférencier pensa qu'il devait renoncer au plan d'apologétique ordinairement adopté, qui commence par la base de l'édifice religieux pour s'élever de degré en degré jusqu'au sommet, passant du Dieu invisible à la Révélation, à Jésus-Christ, à l'Église. Il fallait, afin de saisir à la hâte ce siècle au cœur de ses préoccupations et de ses luttes de chaque jour, s'emparer de sa passion pour les idées de société, de liberté, de réforme, de dignité humaine. Il fallait lui montrer que l'Église aussi est une société, qu'elle aussi s'occupe, au profit de l'homme, de réformes, de bonheur, de dignité, de liberté; que Jésus-Christ aussi est législateur, que l'Évangile contient toute une charte et une constitution (1). Dès ses premiers discours, l'abbé Lacordaire entra donc dans l'é-

(1) V. L'abbé Perreyve, *Étude sur les Conférences du P. Lacordaire.*

tude de ce fait vivant et irrécusable qu'on appelle l'Église. Il montra qu'elle est divine dans sa doctrine, divine dans sa constitution, divine enfin dans les effets qu'elle produit sur l'âme et sur la société.

Après avoir étudié l'œuvre, il en vint naturellement à parler de Jésus-Christ, son auteur; et, l'étudiant dans sa préexistence, dans sa vie et dans sa survivance, il prouva avec une force, un amour et une splendeur incomparables que ce Jésus fils de Marie est vraiment Fils de Dieu, Dieu lui-même. Conduisant alors ses auditeurs dans l'intérieur de ce temple, qu'ils n'auraient jamais cru si magnifique, il considéra de plus près le fond de la doctrine catholique : Dieu et sa vie intime dans la sainte Trinité, la création, le commerce de l'homme avec Dieu, le gouvernement divin, ses lois, sa sanction dans l'éternité des peines et des récompenses, et son couronnement dans l'incorporation réciproque de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu par l'Eucharistie.

Ainsi, par une combinaison originale de principes et de faits, il était parvenu à organiser un plan nouveau, dans lequel la vérité se propor-

tionnait au génie du siècle présent, sans cesser d'être éternelle. Et en même temps qu'il saisissait ses auditeurs par l'opportune nouveauté du plan, il les ravissait, en marquant du sceau de Jésus-Christ ce qu'il y avait de juste et de vrai dans les aspirations et les idées qui les passionnaient tant. — S'il établissait avant tout la nécessité de la foi, il s'inclinait avec un sympathique respect devant la raison, qui, elle aussi, est fille de Dieu, et devient d'autant plus grande qu'elle sait mieux se contenir dans son terrain, sous la tutelle de la Raison infinie. A ce siècle qui parlait de liberté, le jeune prédicateur pouvait dire sans crainte d'être démenti : « J'en parle aussi fièrement qu'un autre. » Mais en même temps il lui rappelait que la vraie liberté est née de l'Évangile, a été baptisée par l'Église, et ne vit bien que là où l'Église la protége. Parlait-il des tristesses et des grandeurs de la patrie, son émotion devenait si profonde et ses accents si beaux qu'il fallait bien se dire : Loin d'étouffer les sentiments élevés de notre nature, la foi les purifie et les agrandit en les divinisant.

Et toutes ces grandes idées, tous ces nobles

sentiments sortaient de son cœur, tantôt comme la lave d'un volcan, à laquelle rien ne savait résister, tantôt avec des frémissements qui ressentaient l'acier et faisaient tout vibrer dans les âmes, tantôt comme un souffle vivant qui en visitait les replis, tantôt comme une puissance inconnue qui ne s'abaissait vers elles que pour les mieux ravir dans des régions inconnues où l'on entrevoyait Dieu! Le regard de l'Orateur était au milieu de sa pensée comme un flambeau étincelant; et le geste, après avoir achevé la parole, la redisait encore, quand le son matériel déjà s'était évanoui. Parfois l'âme de l'auditeur entraînait le corps dans son élan, et l'on se dressait sur pied : parfois, pour laisser s'achever un mouvement oratoire, on s'efforçait de tenir la respiration en suspens, parfois l'admiration s'accumulait dans le cœur en flots si pressés, qu'ils s'ouvraient une issue dans des applaudissements passionnés. Après avoir quitté le lieu saint, on restait pendant quelque temps sous le coup de ces émotions ineffables; et pour les définir un homme du monde, tout hors de lui, inventait ces singulières paroles : « Après Dieu, il n'y a que cela! » Aussi le succès fut prodigieux, et

peut-être qu'un jour on hésitera à en croire le récit.

Tous les âges, tous les rangs, tous les partis, toutes les illustrations semblaient s'être donné rendez-vous devant la chaire de Notre-Dame. Et si les croyants en faisaient la garde d'honneur, on y reconnaissait sans peine les fils de Voltaire, mêlés aux demeurants de la Révolution et de l'Empire, les incrédules avec les rationalistes, et à côté d'eux, une foule d'âmes avides de vérité et déconcertées de ne pas avoir trouvé dans le socialisme moderne le secret de la vie et du bonheur pour le genre humain. Ainsi le mur de séparation élevé par plusieurs siècles de calomnies entre l'Église et la société, entre la patrie du ciel et celle de la terre, tombait chaque jour aux puissants éclats de cette voix, comme les murs de Jéricho au son des trompettes de Josué !

Ce merveilleux enseignement, repris à deux époques différentes, dura dix années. Mais dans l'intervalle un événement mémorable avait transformé l'orateur en un homme nouveau.

L'abbé Lacordaire continuait depuis deux ans le cours de ses conférences, quand tout à coup

on le vit s'arrêter de lui-même sur ce chemin glorieux (1836) ; et, malgré les instances de son archevêque, Mgr de Quélen, qui le proclamait un nouveau prophète, il descendit de cette chaire de Notre-Dame pour se retirer quelque temps, comme il le disait, devant sa faiblesse et devant Dieu.

Il allait demander à Rome un asile pour une étude plus recueillie, et un refuge dans la prière contre ses détracteurs, qui n'avaient pu encore prendre leur parti de ses immenses succès. Le reste, il l'ignorait ; mais Dieu continuait à le conduire par la main, et lui préparait des grâces meilleures encore que celles du passé. L'abbé Lacordaire était à peine arrivé dans la ville éternelle, et venait d'être reçu par le Saint-Père avec une paternelle bienveillance, quand M. Lamennais, par son *Livre sur les affaires de Rome,* acheva d'abreuver de tristesse les cœurs catholiques. C'était une longue et injurieuse calomnie contre le Saint-Siége, dont lui-même avait invoqué le jugement décisif dans les questions de *l'Avenir*. Le nom et la personne de l'abbé Lacordaire étaient trop mêlés à ces pages pour qu'il pût rester spectateur indifférent en face de l'im-

posture. Il y répondit par son admirable *Lettre sur le Saint-Siége,* où il célébrait, dans un style plein d'éclat et d'émotion, la mission providentielle de Rome et l'alliance glorieuse de ses destinées avec celles des âmes dans le monde entier. Ces belles pages rencontrèrent de sévères critiques dans le gallicanisme français. Mais le Souverain Pontife daigna les approuver; c'était assez pour venger leur auteur, et pour récompenser son cœur d'enfant de l'Église.

Cependant, au milieu des saintes influences dont l'atmosphère de Rome surabonde, une pensée, qui depuis longtemps avait fait son apparition dans l'âme du jeune prêtre, y jeta définitivement racine, et parvint à son épanouissement. Il lui sembla que Dieu lui demandait de faire un pas de plus dans la voie du sacrifice en se consacrant à l'ordre de Saint-Dominique, et à son rétablissement en France. Quelque chose lui disait que là seulement il trouverait le terme de ses expériences, le fruit de ses épreuves et la plénitude de sa vie. Mais devant cet appel divin des obstacles presque insurmontables venaient se dresser : son amour de l'indépendance, son défaut de ressources, les lois hostiles de la ré-

volution, et les barrières morales élevées par l'opinion publique en France.

Devant ces difficultés toujours présentes « son « âme tombait sous lui comme un cavalier sous « son cheval. Toutefois, sollicité par une grâce « plus forte que lui, il prit enfin son parti; mais « le sacrifice fut sanglant : tandis qu'il ne lui en « avait rien coûté de quitter le monde pour le « sacerdoce, il lui en coûta tout d'ajouter au sa- « cerdoce la vie religieuse. Il était heureux, con- « tent, sans souci, et il allait se jeter sur les « épaules, non pas tant une vie dure, une robe « de laine, que le fardeu pesant d'une famille à « élever et à nourrir ! L'égoïsme lui disait : Reste. « Jésus-Christ lui disait : Lorsque la gloire et la « tranquillité me furent proposées, j'ai choisi la « vie et la mort de la Croix (1). »

Une fois sa résolution prise, il n'eut ni faiblesse ni repentir, et il s'avança courageusement au-devant des difficultés qui l'attendaient. L'accueil facile et cordial que son étonnant dessein rencontra dans la ville de Rome le surprit et le toucha. Le Pape avait daigné le bénir avec la

(1) *Lettre à Mme Swetchine.*

plus grande bonté; et le Général de l'ordre de Saint-Dominique, loin de repousser ou d'ajourner sa demande, le recevait comme un envoyé du ciel. Mais comment prendre pied sur cette terre de France d'où les religieux, après tant de services rendus, étaient proscrits tout ensemble par les préjugés, les passions et les lois? L'abbé Lacordaire, à qui le coup d'œil manquait rarement dans ces moments décisifs, comprit que, dans la situation qui lui était faite par les événements, il ne pouvait trouver un juge plus équitable et un défenseur plus influent que son pays. Il lui confia donc directement sa cause, en lui adressant son *Mémoire pour le rétablissement des Frères Prêcheurs en France.*

Il y expose avec une franchise sans voiles et une respectueuse audace son projet, ses motifs, les titres au nom desquels l'ordre de Saint-Dominique peut redemander à la France son droit de cité, et les limites plus que modestes dans lesquelles lui restaurateur et ses compagnons se préparent à en user, ne demandant que la liberté de vivre en pauvres de Jésus-Christ, et de se dévouer à leurs concitoyens. La France répondit

à cet appel par le silence du respect et la sympathie.

Les choses ainsi préparées, l'abbé Lacordaire pensa que le moment de Dieu était venu. Il partit pour Rome, suivi de deux jeunes gens associés à son dessein ; et, à son arrivée, il reçut l'habit de Frère Prêcheur des mains même du Père Général. Devenu simple novice, le conférencier de Notre-Dame fut l'édification de tous par son humilité, sa simplicité, sa douceur, son amour pour la pénitence ; et, au bout d'une année de probation, il prononça ses vœux solennels ; enfin il était religieux, et « saint Dominique revoyait la « France au banquet de sa famille ! » La France ! Sa patrie ! le nouveau Moine avait hâte, lui aussi, de la revoir et de lui porter les prémices de son apostolat de Frère Prêcheur. Il en traversa hardiment les provinces avec cet habit religieux, qui partout étonnait les regards sans attirer l'outrage ; et bientôt, par les soins du nouvel archevêque de Paris, Mgr Affre, qui ne voulait point le céder en bienveillance à ses devanciers, il parut, avec sa tête rasée et son froc monastique, dans cette chaire de Notre-Dame, pleine encore, après deux années de silence, des souvenirs de

sa magnifique parole. Il venait faire un sermon de charité pour les pauvres visités par la société de Saint-Vincent-de-Paul, cette œuvre admirable de notre siècle et de notre pays, et il avait pris pour sujet de son discours : *la Vocation religieuse de la nation française*, « afin de couvrir « de la popularité des idées l'audace de sa pré- « sence. »

Le triomphe fut éclatant. La foule qui débordait de la porte au sanctuaire se montra plus que jamais sympathique, émue et ravie. Mais ce discours était quelque chose de plus qu'une grande page d'éloquence, c'était une victoire réelle ; car ce moine prêcheur était une armée, et il avait conquis, par la hardiesse de sa présence et l'empire de sa parole, une place au soleil de la France pour tous les religieux et tous les moines ses frères qui voudraient y planter leur tente cénobitique. Si cette victoire n'était pas encore décisive, le premier coup était aussi heureux que hardi, et personne ne pouvait en méconnaître la portée.

Le Père Lacordaire, car ce sera désormais son nom, apportait en outre à la France, comme complément de sa parole et commentaire de son

entreprise religieuse, un livre, la *Vie de saint Dominique*. Ces pages, écrites à l'ombre du noviciat, en reflètent les douces teintes et en respirent le parfum. On y comprend tout ce que le Frère Prêcheur emprunte au cloître de lumières pures, d'autorité surnaturelle, d'onction suave et de protection salutaire. L'auteur ne s'étudie qu'à peindre avec amour son héros, qui est aussi son père ; et, sans le savoir, il montre ce que lui-même aspire à être désormais. Il conservera le même jet, la même trempe, les mêmes puissances, la même vie ; mais en y surajoutant l'esprit d'un grand Ordre et le cœur d'un grand Saint.

Encouragé par ces heureux débuts, le P. Lacordaire revint à Rome avec dix jeunes Français qui voulaient, eux aussi, devenir Frères Prêcheurs. Ils y vivaient tous ensemble, absorbés par les graves méditations et les exercices fortifiants du noviciat, quand un ordre inattendu vint les disperser. Le P. Lacordaire devait rester seul à Rome ; cinq de ses compagnons iraient continuer leur noviciat à Viterbe, et les cinq autres en Piémont. C'étaient, dit-on, les adversaires de l'orateur de Notre-Dame qui, à force

de représenter le nouveau religieux tantôt comme un fougueux révolutionnaire, tantôt comme un mennaisien impénitent, et à force de faire agir dans l'ombre des influences étrangères, avaient amené ce coup douloureux. On allait voir probablement se manifester dans cette jeunesse indocile des symptômes de révolte, et dès lors leur entreprise serait jugée ; ou du moins la dispersion des membres serait infailliblement la ruine de l'œuvre, sans qu'il fût besoin de la proscrire. Mais comme la Providence sait bien réduire à néant l'opposition des hommes !

Le P. Lacordaire et ses disciples inclinèrent doucement la tête, et se préparèrent à obéir avec une simplicité et une promptitude qui jeta le vieux prieur de Sainte-Sabine dans l'admiration. Leur vocation visitée par l'épreuve leur apparut plus vraie et plus belle ; la dispersion mûrit leurs attraits, épura leur charité et trempa leur courage. C'est qu'au fond de ces natures encore si vives Dieu avait mis la foi des patriarches ; et, par elle, le même coup qui aurait dû ruiner l'œuvre la consacra.

Séparé de ses frères, le P. Lacordaire, pendant quelques années, partagea son temps entre

l'Italie et la France. En Italie, il se préparait à ses travaux d'apostolat et se plongeait dans l'étude de saint Thomas, « regrettant de n'avoir « pas bu plus tôt à ces eaux profondes, » dont certaines de ses conférences, surtout celles sur Dieu et ses attributs, sont, en effet, si heureusement nourries. L'hiver venu, il retournait dans sa patrie et y prêchait le carême dans les divers diocèses où les évêques sollicitaient à l'envi sa prédication. En 1841, il tint pendant quatre mois la ville de Bordeaux captive sous le charme de sa parole. L'enthousiasme était au comble; et l'archevêque de cette ville pouvait dire, plus de vingt ans après : « Les effets produits par ces conférences ont été immenses et durables. »

En 1843, ce fut le tour de Nancy. Bien des âmes, éclairées par le nouvel apôtre, y abjurèrent leur vieille incrédulité, et parmi ces convertis se trouva un jeune homme « qui errait « depuis quelques années sur les confins brû- « lants où le monde et l'Évangile se livrent un « dernier combat (1). » — Dans la joie et la

(1) *Mémoires.*

reconnaissance de son retour à Dieu, M. de Saint-Baussant voulut donner à son bienfaiteur le premier couvent qui devait abriter l'ordre de Saint-Dominique sur le sol français. A cette nouvelle, l'impiété éclata, dans la presse et à la tribune des Chambres, en calomnies et en violentes menaces. Le gouvernement, déjà hostile par instinct, craignant de paraître tendre une main complice à ces moines qui revenaient, s'empressa d'y ajouter le poids d'odieuses et mesquines persécutions. Mais rien ne put faire reculer le Père Lacordaire retranché derrière le rempart du droit commun. Par la fermeté de son attitude il obligea tous ses ennemis au silence, et la fondation se réalisa. Enfin les Frères Prêcheurs étaient rétablis sur cette terre de France, leur berceau, le premier champ de leur apostolat et l'arène de leurs premiers martyrs !

Cette même année le ciel se couvrait de nuages. Les catholiques, las d'attendre la liberté d'enseignement toujours promise par la Charte et toujours refusée par le pouvoir, réclamèrent hautement et avec une sainte hardiesse ce qui n'était que le *minimum* de leurs droits.

Les évêques dirigeaient en personne cette importante campagne. Parmi les croyants, chacun était à son poste, et à l'envi on s'animait au devoir : car les fils des croisés étaient résolus à ne pas reculer plus longtemps devant les fils de Voltaire. D'un autre côté, l'État entendait conserver son monopole, et l'Université tout entière ramassait ses forces pour défendre une domination dont elle se trouvait si bien. Alors l'archevêque de Paris, le futur martyr des barricades, Mgr Affre, crut devoir redoubler ses instances auprès du Père Lacordaire pour le rappeler à la chaire de Notre-Dame.

Jusque-là le Religieux avait résisté à ses sollicitations. Il voyait avec joie l'œuvre des conférences, qu'il avait inaugurée à Paris, solidement continuée par un illustre et saint Jésuite, le Père de Ravignan, et il pensait que sa propre parole, désormais peu utile à Notre-Dame, pouvait en province remuer les âmes et faire germer bien des moissons. Mais l'heure présente était l'heure du danger, et « il sentait de « son devoir de reparaître au centre de la « guerre contre l'Église. » Il accepta donc. En

vrai religieux, il voulut se montrer avec l'habit de sa profession, qui lui aussi était une liberté, et qui, du reste, dans la chaire était mieux que partout ailleurs à sa place, étant l'habit du Prêcheur. En vain, au milieu des passions soulevées, le roi Louis-Philippe lui-même insista pour que l'archevêque empêchât cette prédication monastique, le prévenant qu'en cas d'émeute le gouvernement ne lui donnerait pas le secours d'un soldat. Tout ce que le Père Lacordaire consentit à accorder, non par intimidation, mais par condescendance aux désirs de l'archevêque, et par pitié pour cet effroi ridicule du gouvernement, ce fut de couvrir quelque peu sa robe blanche du camail de chanoine.

A Notre-Dame l'attendait un auditoire aussi nombreux que jamais; et, « dès sa troisième « phrase, il s'était fait dans tous les cœurs émus « un asile sacré. » Au lieu de l'émeute annoncée ce fut le silence de l'admiration. La presse hostile montra la même estime de son courage et le même respect pour son enseignement; et chaque dimanche, pendant deux mois, un succès toujours croissant prouva à tous que le Moine

prêcheur n'avait pas trop présumé de son pays ni de son temps. — Ce fut, il l'avouait lui-même, la plus périlleuse et la plus décisive de ses campagnes. Elle affermit les courages, rehaussa l'autorité de la religion, et préluda dignement à la lutte parlementaire de cette mémorable année et de l'année suivante, où les Ordres religieux, violemment attaqués à la tribune, furent défendus comme ils ne l'avaient pas été depuis 1789. (M. de Montalembert.)

De 1843 à 1851, chaque hiver pendant l'avent, le Père Lacordaire continua ses conférences de Notre-Dame au milieu des foules empressées qui ne pouvaient se lasser de l'entendre. Le carême venu, il évangélisait les provinces, Grenoble, Lyon, Strasbourg, Liége, Toulon, et prononçait les admirables panégyriques de Mgr Forbin Janson, du général Drouot et de Daniel O'Connell. A Lyon, telle était la multitude de ses auditeurs, que dès six heures du matin on prenait des places pour la conférence, qui ne devait commencer qu'une heure après midi; et vers la fin de la station l'orateur fut comme porté en triomphe de l'église à sa demeure, au milieu des acclamatione publi-

ques. A Strasbourg, les juifs, les protestants, les rationalistes rivalisaient d'empressement avec les catholiques pour remplir la vaste cathédrale, se presser aux pieds de l'orateur, s'enivrer de son éloquence et méditer son enseignement.

Souvent le flot de la grâce entrait aussitôt dans le sillon qu'avait creusé cette puissante parole; et l'incroyant éclairé, convaincu, ravi, comme le centurion au Calvaire, venait se jeter aux pieds de l'apôtre encore ému, faisait amende honorable à ce Christ qu'il avait si longtemps blasphémé, et implorait de son ministre le pardon. D'autres, sans rendre encore les armes, emportaient au cœur le trait de feu qui les avait frappés, et Dieu leur envoyait à une autre heure des ministres plus humbles, qui jamais peut-être n'auraient pu frapper le grand coup, mais qui savaient d'une main soigneuse retirer le trait, calmer la douleur, et rendre à l'âme la vie de Dieu. Ceux enfin qui n'en venaient pas là ne riaient plus, du moins, d'une religion qui savait se susciter de tels défenseurs; et s'ils ne se jetaient pas à genoux, ils tenaient à honneur de respecter et même de louer le croyant.

Cependant celui qui avait opéré ces merveilles, rentré dans son couvent, s'appliquait à édifier les plus petits de ses frères par sa grave et douce simplicité, son humilité, son exactitude à tous les exercices du cloître, et surtout par son amour pour Jésus-Christ. Son amour pour Jésus-Christ, qui pourra le décrire? Ce fut le ressort, l'âme, la vie de ce grand Religieux. C'était bien son histoire intime dont il trahissait le secret, quand, du haut de sa chaire de Notre-Dame, il s'écriait : « Seigneur Jésus, « enfin j'arrive à vous-même, à votre divine « figure qui est chaque jour l'objet de ma con- « templation, à vos pieds sacrés que j'ai baisés « tant de fois, à vos mains aimables qui m'ont « si souvent béni, à votre vie dont j'ai respiré « le parfum dès ma naissance, que mon ado- « lescence a méconnue, que ma jeunesse a re- « conquise, que mon âge mûr adore et annonce « à toute créature, ô Père, ô Maître, ô Ami, ô « Jésus! »

Mais Jésus-Christ a été crucifié, et peut-on l'aimer vraiment sans chercher à l'imiter? De là, dans le Père Lacordaire, un amour immense pour la Croix. « Pouvons-nous, écrivait-il,

« chercher d'autre tête que la tête sanglante de « notre Sauveur, d'autres yeux que ses yeux, « d'autres mains et d'autres pieds à baiser que « ses mains et ses pieds percés de clous pour « notre amour, et d'autres plaies à soigner dou- « cement que ses plaies divines et toujours « saignantes? » — « Jésus-Christ en croix, « c'est le chemin du ciel et de l'amour ; Jésus- « Christ n'en a pas connu d'autre que celui « du prétoire et du Calvaire. Je m'en tiens « là ; j'y vis et j'y meurs. » — Et, pour satisfaire cet amour envers Jésus-Christ crucifié, l'illustre religieux ne trouvait pas d'austérités assez terribles. Ni la perpétuelle abstinence, ni les longs jeûnes de son Ordre, ni les pénitences volontaires qui s'y pratiquent ne suffisaient à son cœur. Souvent, et surtout après ses grands triomphes oratoires, il demandait à ses frères de l'injurier, de le souffleter, de le fouler aux pieds, de le traîner à terre, de l'attacher à une croix. Bien qu'on fît violence au respect et à la compassion pour lui obéir, on n'apaisait jamais cette soif inextinguible, et quelques semaines avant de mourir, étendu sur son lit de douleur, exténué de fatigue,

épuisé de force et de vie, il demandait encore à un ami de le faire souffrir pour Jésus-Christ.

Malgré tous ces travaux et ces pénitences, il trouvait encore du temps et des forces pour aller fonder de nouveaux couvents de son Ordre. C'est ainsi qu'en 1844, après le carême de Grenoble, malgré les puériles inquiétudes et les sourdes oppositions du pouvoir, il fonda à quelques lieues de la ville, sur la montagne de Chalais, son deuxième monastère en France, et il y établit le noviciat et la maison d'études de ses jeunes frères.

Au milieu de ces conférences et de ces fondations, de ces luttes et de ces victoires si glorieuses à Dieu et à son serviteur, la révolution du 24 février 1848 vint briser en quelques heures le trône de Louis-Philippe, mal assis sur les passions mobiles du peuple et les expédients d'une politique de division, où le respect de l'Église était toujours sacrifié à l'opinion pervertie. La république fut proclamée. Le Père Lacordaire n'avait pas de penchant pour ce gouvernement, qu'il regardait comme impossible dans un pays déchiré par les factions, et où de-

puis quatorze siècles les tendances monarchiques s'étaient enracinées dans les institutions et les caractères. Toutefois la monarchie venait de tomber, et la rétablir après les deux terribles chutes de 1830 et de 1848 lui paraissait, pour le moment, au-dessus des forces humaines. La république était debout, il en accepta donc loyalement l'essai. Aussi, dès le surlendemain de la révolution, il traversait Paris encore couvert de sang et de barricades, et montant dans la chaire de Notre-Dame, remplie d'un peuple en armes, il lui arrachait des applaudissements en lui montrant Dieu seul debout et adoré au milieu des ruines. Mais des passions terribles grondaient dans l'ombre. Les idées les plus sauvages étaient chaque jour jetées en proie aux multitudes égarées par une presse sans frein. La société, ainsi battue en brèche, était ébranlée jusque dans ses fondements. On ne pouvait combattre ces périls que par une résistance de tous les jours. La presse, une presse sage, forte et sympathique aux masses, pouvait seule donner des armes contre la presse révolutionnaire et impie. Malheureusement les journaux catholiques d'alors étaient peu en faveur auprès

des foules, dont l'esprit avait été faussé par tant de coupables doctrines. N'était-il pas nécessaire de chercher à créer un nouvel organe religieux plus populaire? Des prêtres et d'illustres laïques, émus des dangers du pays, le pensèrent et vinrent solliciter le Père Lacordaire de prendre la direction d'un journal nouveau. « Prédicateur, écrivain entouré de sym-
« pathies, tous ces titres lui créaient des de-
« voirs autres que ceux d'un trappiste ou d'un
« chartreux. Pressé par ces voix amies, le
« religieux crut devoir céder à l'empire des
« événements, et, malgré sa répugnance à ren-
« trer dans la carrière du journalisme, il ar-
« bora, avec ceux qui s'étaient offerts à lui,
« un drapeau où la religion, la république
« et la liberté s'entrelaçaient dans les mêmes
« plis (1). »

L'*Ère nouvelle* fut créée, avec le Père Lacordaire pour rédacteur en chef. — Mais la France, après avoir secoué un joug qu'aucun principe ne rendait vénérable à ses yeux, devait se refaire une constitution. Dans ce travail diffi-

(1) *Mémoires.*

cile et compliqué, il était impossible aux législateurs futurs de ne pas rencontrer sur leur chemin l'Église et ses prérogatives, et de n'avoir pas à décider quelle part on devait lui faire dans la société nouvelle. Puisque les immuables principes de la foi n'allaient pas présider en souverains à ces grandes assemblées, fallait-il refuser de tirer parti des théories en faveur, pour faire à la religion une position honorée et une influence morale dans la nation française? Les catholiques ne le pensèrent pas. Ils voulurent avoir à l'Assemblée nationale des représentants, et au besoin des défenseurs de leurs croyances. Trois évêques et onze prêtres parurent donc à la Chambre, et parmi eux le Père Lacordaire, l'élu de Marseille.

Il se présenta à l'Assemblée nationale revêtu de sa robe monastique, au milieu des applaudissements enthousiastes de la foule. Le lendemain, un journal pouvait dire publiquement : « A dater de ce jour, les lois oppressives qui « prohibaient l'habit religieux en France sont « abrogées en fait, par le courage d'un moine « et par les acclamations du peuple. » Mais le

15 mai, quelques jours seulement après son inauguration, l'Assemblée nationale était envahie par une multitude aveugle. Signalé entre tous par son froc blanc aux menaces des émeutiers, le Moine sans crainte demeura immobile sur son banc. Cependant il comprit que la république, déshonorée par l'opprobre de cette irruption populaire, était désormais perdue, et que ses devoirs de religieux et de représentant ne pouvaient se concilier; il envoya donc dès le lendemain sa démission au président de l'Assemblée. Peu après, et pour les mêmes motifs, il quittait la rédaction de l'*Ère nouvelle,* dont les tendances trop démocratiques allaient mal à la modération de ses propres idées.

Il sentait déjà auparavant que sa carrière avait été tracée par Dieu, bien au-dessus des agitations du forum ; l'expérience le lui fit mieux comprendre ; et si le désir de donner à la bonne cause un témoignage public de sa sympathie l'entraîna jusqu'à toucher l'écueil, une prudence supérieure l'aida à s'arrêter à temps, pour ne point s'y heurter.

Redevenu uniquement l'homme de Dieu, de

son Évangile et de son Église, il reprit avec plus d'ardeur et d'ascendant sa mission apostolique et religieuse. Dès l'avent de 1848, avec une grande joie pour son cœur et une grande bénédiction pour les âmes, il évangélisa Dijon, la ville de son adolescence, où une gloire précoce était venue si vite couronner son jeune front ; et cette prédication était suivie de la fondation, à Flavigny, d'un nouveau monastère dominicain. Les années suivantes, 1849-1850, l'apôtre infatigable continuait ses conférences à Notre-Dame, devant un nouvel archevêque, Mgr Sibour, successeur de l'illustre martyr des barricades. Le prélat, dans sa reconnaissance, voulut installer le Père Lacordaire et ses enfants au sein même de Paris, dans le couvent des Carmes, sanctuaire encore marqué du sang des saintes victimes qu'y avait immolées la première Révolution. Ainsi ces années, si pleines d'orages pour la France et pour le monde, voyaient grandir et se dilater l'arbre dominicain. Dieu semblait se plaire à bénir son intrépide serviteur au milieu des ruines entassées autour de lui. Un de ses religieux français, le Père Jandel, venait d'être choisi par

le Souverain Pontife Pie IX pour être placé comme Vicaire général à la tête de l'ordre de Saint-Dominique dans le monde entier, et les quatre couvents de Frères Prêcheurs établis dans notre pays se voyaient canoniquement érigés en *Province de France,* la première des anciennes provinces religieuses fondées par saint Dominique, après celle d'Espagne et Toulouse, et le Père Lacordaire en était institué Provincial.

Cependant des tristesses se mêlaient, pour le grand Religieux, à toutes ces joies : sa prédication était soupçonnée de pencher vers certaines erreurs théologiques, particulièrement au sujet du pouvoir coercitif de l'Église, qu'on lui reprochait de nier. Justement impatient de faire disparaître ce soupçon élevé contre sa doctrine, il se hâta de se rendre à Rome, où ses loyales explications firent tomber toute défiance. Il y donna spontanément une sincère et pleine adhésion aux enseignements du Saint-Siége, sur la puissance que possède l'Église de corriger ses enfants rebelles, non-seulement par des exhortations et des conseils dans le for intérieur, mais encore dans le for extérieur par des peines salutaires.

En face d'une déclaration aussi claire, était-il possible de conserver aucun doute? Aussi l'accueil plein de cordialité et de paternelle bienveillance que le loyal Dominicain reçut du Souverain Pontife Pie IX lui fit comprendre que tout nuage et toute inquiétude étaient dissipés. Il pouvait désormais reprendre avec fruit le cours de son apostolat. Le carême allait commencer, la chaire de Notre-Dame le réclamait; il y remonta de nouveau pour exposer avec son élévation et sa magnificence accoutumées le gouvernement de la Providence dans l'ordre surnaturel. C'était le couronnement de son enseignement dogmatique. Les années suivantes auraient dû être consacrées à la morale; mais, hélas! c'était pour la dernière fois que cette voix puissante retentissait sous les voûtes de la vieille basilique. Avec un douloureux pressentiment de l'avenir, le Père Lacordaire, vers la fin de son dernier discours, s'épancha en de touchants adieux à cet auditoire d'un enthousiasme toujours fidèle, désormais la gloire de sa vie et sa couronne dans l'éternité.

Quelques mois après ces paroles émues, où

la tristesse de la séparation était adoucie et comme embellie par la perspective des horizons éternels, le coup d'État imposa l'empire à la France. Le contre-poids des institutions constitutionnelles n'y restait plus que comme un simulacre menteur, et celui de l'autorité divine en était plus exilé que jamais. En face de cette puissance si peu chrétienne et si peu française, le Père Lacordaire crut « que son heure était venue de disparaître » ; car ne se trouverait-il pas dans la nécessité de proclamer certaines vérités trop désagréables pour le pouvoir, au risque de compromettre la restauration encore précaire de son Ordre ? Ne s'exposerait-il même pas, dans l'emportement de l'improvisation, à laisser échapper des accents opposés à la mesure et au caractère surnaturel de la chaire chrétienne ?

En effet, la seule fois que depuis lors il éleva la voix, dans l'église Saint-Roch, tout ce qu'il crut devoir dire de la virilité du caractère, considérée comme cachet du chrétien, fut pris pour une audacieuse allusion aux bassesses de ceux qui avaient saisi le pouvoir. Il ne l'ignora point, et depuis lors il opposa une invincible refus

à toutes les invitations qui le rappelaient, soit à Notre-Dame, soit dans les autres chaires de Paris.

Mais s'il quittait Notre-Dame et la gloire qui l'y entourait, ce n'était pas pour se réfugier dans un stérile repos. Avec son incroyable activité, il faisait, comme Vicaire Provincial, la visite canonique des couvents dominicains de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Irlande; puis se rendait à Toulouse, où, après un remarquable discours, à l'occasion de la translation du Chef de saint Thomas d'Aquin, il fondait un nouveau couvent de son Ordre.

L'année suivante (1854) il commença, dans la cathédrale de cette ville, une série de conférences qui devaient faire suite à celles de Notre-Dame. Il se proposait d'y exposer toute la morale chrétienne dans un enseignement qui aurait duré six ou sept ans. Il ne lui fut donné que de jeter les vastes et splendides fondements de son nouvel édifice. C'était encore l'éloquence entraînante et l'incomparable splendeur des grands jours de Notre-Dame; mais sa voix commençait à fléchir sous les efforts de son ardente parole; et quand, en 1855, la jeunesse

de Toulouse vint le solliciter de poursuivre le cours de ces conférences, il se vit obligé de lui opposer un refus, car ses forces trahissaient sa pensée et son désir de dévouement. Mais si l'orateur des grandes chaires avait glorieusement fini sa journée, la Providence avait encore compté au Religieux bien des heures et voulait lui confier bien des travaux. Vers la fin de son provincialat, une œuvre nouvelle, qui se rattachait à la mission doctrinale de son Ordre, réclama ses principales sollicitudes : c'était la fondation du Tiers Ordre enseignant.

Depuis de longues années, son désir de faire à la société un bien spirituel qui pût féconder l'avenir, attirait son regard sur l'éducation religieuse de la jeunesse. A peine redevenu chrétien, la rougeur lui montait au front et les regrets lui remplissaient le cœur, quand il se demandait ce qu'avait fait de lui, de son âme pieuse, des douces et fraîches années de son enfance, cette éducation de collége imposée à toute la jeunesse française par le monopole de l'Université. Le grand résultat avait été sa foi détruite, ses mœurs en

péril, sa vie de dix-huit ans jetée sans guide et sans frein à tous les orages de la liberté et des passions! Le nouveau converti en avait facilement conclu qu'il fallait à tout prix, à côté des maîtres de l'Université, susciter d'autres maîtres, aussi amis des lettres humaines, mais plus attachés aux croyances de l'Église, et plus capables de donner à leurs élèves la science de Dieu, du salut et de l'éternité. Les prêtres et les religieux, détachés de la famille et de ses absorbantes préoccupations, lui semblaient plus que tous les autres en mesure de remplir entièrement cette mission, d'un dévouement ingrat, obscur et de toutes les heures. Une fois saisi de ces pensées, le jeune prêtre ne les avait plus jamais perdues de vue. Il attendait seulement l'heure de Dieu. Enfin elle venait de sonner. La loi du 15 mars 1850, brisant le joug injuste du monopole universitaire, avait donné à toutes les œuvres dévouées à la jeunesse la liberté de cultiver à l'envi le sol de la patrie; et les Jésuites s'empressaient d'ouvrir des colléges.

Les directeurs d'une institution écclésiastique à Oullins, près de Lyon, proposèrent au Père

Lacordaire de lui céder leur œuvre (1852). C'était lui offrir l'occasion de réaliser le rêve de sa vie : former la jeunesse à un christianisme qui, non content de se maintenir dans les conditions si nouvelles de la vie civile, habituât l'homme à en discerner et à en accomplir les devoirs. Il accepta avec empressement. Mais comment suffire pratiquement à cette mission ? Les Frères Prêcheurs qu'il avait rétablis en France n'auraient pu s'en charger, soit à cause de leur petit nombre, soit à cause de la manière dont l'organisation des colléges était généralement conçue, sans bouleverser l'économie de leur vie claustrale, où l'abstinence perpétuelle, les jeûnes, les veilles de la nuit et le profond recueillement se concertent pour préparer le disciple de saint Dominique à son ministère d'apôtre.

Le Père Lacordaire, pour répondre aux exigences de cette œuvre spéciale, jeta les yeux sur le Tiers Ordre de Saint-Dominique, appelé aussi *Milice de Jésus-Christ*, rattaché au premier Ordre par le but commun, qui est le salut des âmes, mais moins chargé d'observances austères, et il l'appela le *Tiers Ordre*

enseignant. A peine avait-il fait connaître son dessein, que quatre jeunes gens dévoués, de ceux qui entendaient lutter contre les difficultés de la situation et s'opposer de toutes leurs forces à l'envahissement du mal, s'offrirent à lui pour être les premiers enfants de la nouvelle famille. Leur noviciat fini, il les installa au collége d'Oullins, qui ne tarda pas à fleurir sous leur paternelle et intelligente éducation. — L'année suivante, le Père Lacordaire terminait ses conférences à la cathédrale de Toulouse, quand les propriétaires de l'école de Sorèze virent le prier de prendre la direction de leur maison, autrefois la plus illustre de tout le Midi, mais alors bien déchue ; et quelques semaines après, cédant à leurs désirs, il s'établissait dans cette célèbre abbaye, au milieu de cent vingt enfants, d'abord étonnés et bientôt ravis de leur nouveau directeur. C'était là désormais qu'il allait cacher sa vie. C'était à ces enfants qu'il allait consacrer ses glorieuses veilles et les effusions toujours généreuses et tendres d'un dévouement que la mort seule pouvait tarir.

L'œuvre dont il se chargeait était immense :

il avait à relever tout à la fois la discipline, le travail, la religion, les mœurs, dans un grand nombre de ces âmes amollies par les influences du siècle encore plus que par la douceur de leur ciel.

De ces enfants il lui fallait faire plus que des hommes, des chrétiens ; le Père Lacordaire s'y dévoua tout entier. Au bout de deux mois il était l'âme de l'école : on le voyait partout, à tous les exercices, aux études, aux classes, aux jeux, aux promenades, comme un père pour lequel il n'y a rien de petit quand il s'agit de ses enfants. Il saisissait adroitement l'occasion de leur apprendre à étudier, à penser, à converser, à vivre ; il s'efforçait de leur inspirer le respect d'eux-mêmes et des autres, procédant du respect envers Dieu. Il leur montrait le culte de l'honneur et de la dignité humaine, élevé chez le chrétien à sa vraie hauteur, maintenu dans ses vraies limites ; et il les exerçait, par la pratique d'une vie sérieuse et forte, à servir avec amour leur siècle et leur pays. Enfin il s'efforçait, en imprimant plus vivement en eux le sentiment du devoir, de les préparer à user consciencieusement d'une

liberté qui ne devait pas rencontrer dans le monde son contre-poids et son frein. Quant aux soins qui regardaient directement le service de Dieu, le Père Lacordaire voulait en partager la sollicitude avec l'aumonier du collége, et il apportait à évangéliser ces jeunes âmes le travail opiniâtre et le respect profond qu'il donnait jadis à la parole sainte destinée aux assemblées immenses de Notre-Dame.

C'était, malgré l'amoindrissement de ses forces physiques, la même éloquence et les mêmes irrésistibles accents, mais empreints d'une simplicité pleine de charme et d'abandon : c'était aussi le même enthousiasme et les mêmes émotions chez ses jeunes auditeurs éblouis et entraînés. En même temps il leur prodiguait ses soins comme confesseur, toujours prêt à laisser là ses occupations pour les accueillir et leur donner ses mâles conseils, dont l'austérité était tempérée par la plus maternelle tendresse. Dieu, qui bénit le verre d'eau froide de la charité, pouvait-il laisser stérile un si apostolique dévouement? Au bout de quelques années l'école était transformée. Avec les principes religieux renaissaient l'a-

mour de l'étude, le goût du beau, l'estime du devoir.

Sept années durant, le Père Lacordaire se renferma dans ce dévouement obscur et ces soins de tous les jours, et la mort seule l'en arracha. C'est à peine s'il imposa à ses travaux quelque trêve pour saluer la mémoire de sa vénérable et sainte amie, Mme Swetchine, qui venait de mourir, et de ses frères d'armes le Père de Ravignan et Frédéric Ozanam, tombés avant lui, épuisés par le combat du Seigneur.

Mais, quelque consolants que fussent les résultats obtenus à Sorèze, le Père Lacordaire restait inquiet. Ces jeunes gens qui faisaient sa joie lui échappaient successivement pour rentrer dans le monde, et il voulait les y suivre afin de protéger leur foi. Pour cela, il entreprit d'exposer toute la morale chrétienne dans une série de lettres adressées à un jeune homme. Il devait étudier Jésus-Christ comme fondateur de la vie chrétienne dans les Écritures et dans l'Église ; le culte de Jésus-Christ dans les prêtres, les évêques et le pape, puis dans les vertus, les sacrements, les mystères

et la liturgie. Déjà il avait fait paraître trois de ces lettres. Mais d'autres devoirs considérables vinrent interrompre un travail si heureusement commencé. En 1858, il fut une seconde fois élu Supérieur de la Province dominicaine de France ; cet honneur était encore un dévouement : aussi il l'accepta avec son ordinaire générosité, et renvoya à sa sortie de charge le complément de son nouvel ouvrage. Hélas ! le moment de l'achever ne devait jamais venir !

Vers le même temps, de graves événements politiques et religieux ébranlaient l'Europe.

Avec l'aide de la France, l'Italie avait attaqué l'Autriche, maîtresse de plusieurs de ses provinces. La grandeur de la lutte et l'importance de ses résultats tenaient l'Europe attentive. Tant qu'il ne vit en jeu dans cette guerre que la cause de l'indépendance italienne, le Père Lacordaire crut pouvoir lui donner ses sympathies. Mais quand l'impiété voulut s'approprier les fruits de la victoire, quand séduisant le peuple par de vains mots, et préparant peu à peu l'opinion à accepter des faits iniques, elle finit par mettre le pied sur les États de

l'Église, il écrivit, pour flétrir l'invasion sacrilége, sa brochure *De la Liberté de l'Église et de l'Italie.*

Il y proclame, avec son admirable langage, la légitimité du pouvoir temporel, sa nécessité comme garantie de l'indépendance spirituelle de l'Église, et de la liberté du monde; puis il adresse aux spoliateurs cette prophétique menace : « Italiens, par vos usurpations sa-
« criléges, vous avez élevé entre vous et deux
« cents millions de catholiques une barrière
« qui grandit chaque jour : vous avez mis
« contre vos espérances les plus légitimes
« d'indépendance et de liberté plus que les
« hommes, vous y avez mis le christianisme,
« c'est-à-dire le plus grand ouvrage de
« Dieu sur la terre. Sachez-le bien, c'est
« Dieu qui a fait Rome pour son Église : vous
« avez donc mis contre vous une volonté éter-
« nelle de Dieu, vous la trouverez : n'en doutez
« pas. »

Cependant tous ces grands événements ne faisaient pas oublier au religieux son œuvre dominicaine. Tandis qu'il fondait un autre couvent de son Ordre à Dijon, sa patrie d'adoption,

il ramenait ses frères à l'antique et célèbre couvent de Saint-Maximin et à la Sainte-Baume, en Provence. Pendant cinq cents ans, les Frères Prêcheurs y avaient été les gardiens des reliques et du tombeau de sainte Madeleine dans la basilique la plus magnifique du midi de la France, et il avait fallu la tempête révolutionnaire du siècle dernier pour les arracher de ce sol béni. Le Père Lacordaire leur rendit ce poste sacré, et il déposa aux pieds de l'illustre et sainte Pénitente un petit livre écrit en son honneur avec une douce et pieuse onction, comme le dernier parfum de son âme qui allait s'exhaler. Ce livre compléta sa réputation comme écrivain, et l'Académie française vint le chercher au fond de sa solitude pour lui offrir une place dans son sein. Il répugnait à l'humble religieux de se prêter à ces avances. Mais n'était-ce pas un hommage rendu à la religion en sa personne, un suprême triomphe remporté sur les préjugés voltairiens, et une acceptation solennelle des Ordres monastiques sur la terre de France? Ne serait-il pas à l'Académie le symbole de la liberté acceptée et fortifiée par la religion?

Ces pensées le décidèrent à y prendre place, et c'est là que, le 24 janvier 1861, il éleva pour la dernière fois en public sa grande voix.

Miné par un mal inconnu et inexorable, le Père Lacordaire reçut peut-être, dans ce dernier effort de l'éloquence, le coup qui devait lui donner la mort. Toutefois, c'était en combattant qu'il désirait mourir. Malgré son état d'accablement, il voulut encore, chaque semaine du carême de 1861, consacrer à ses chers enfants de Sorèze les derniers efforts d'une vie qui défaillait, et d'une ardeur qui ne voulait pas s'éteindre. Ces instructions achevèrent d'user ses forces, et bientôt il tomba sur son lit pour ne plus s'en relever. De cette couche funèbre, au milieu des atroces douleurs qui brisaient son corps sans dompter son courage, il dicta, avec une pleine possession de lui-même et de ses souvenirs, sa notice sur le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs; puis la plume s'échappa de sa main glacée comme une glorieuse épée brisée à force de combats, et l'illustre malade entra dans un silence qu'aucun bruit de la

terre ne vint plus troubler. Il se faisait faire chaque jour une lecture dans la *Préparation à la mort,* ou dans l'*Acte d'abandon à Dieu,* de Bossuet. Le reste de la journée se passait à contempler Jésus crucifié : il n'avait plus la force de le prier, mais il le regardait. Enfin, soutenu des derniers sacrements de l'Église, et consolé par la suprême bénédiction du Souverain Pontife, après avoir embrassé et béni, les uns après les autres, ses religieux et les élèves de l'école, il leva vers le ciel ses bras épuisés et jeta un dernier cri : « Mon Dieu, mon Dieu, ouvrez-moi, ouvrez-« moi ! » et le 21 novembre il rendait le dernier soupir.

Maintenant sa vie est en Dieu, — mais ses œuvres nous restent : et en les parcourant, soit qu'on médite ce qu'il a écrit, soit qu'on pèse ce qu'il a fait, on voit peu à peu, au milieu de ces choses si diverses, se recomposer son image, comme une statue que la distance grandit et achève. Les angles trop saillants et les lacunes inévitables, qu'une critique plus ou moins juste signalait dans ce bloc de granit, disparaissent,

tandis que les grands traits s'accentuent et que la figure surtout devient plus belle.

La foi répand sur son front une sérénité inaltérable ; car il fut catholique et fils de l'Église, avant tout, et malgré tout. Dans son regard, où la puissance se mêle à la tendresse, on mesure la profondeur de sa pensée comme la bonté de son cœur ; ses traits sont fermes sans violence, grands sans orgueil ; et sur ses lèvres closes le caractère de son éloquence paraît encore écrit. A ces dons, les joies de la vie claustrale et les pâleurs de la pénitence ajoutent leurs reflets venus d'en haut, et l'homme nous apparaît tel qu'il fut : un grand serviteur de Dieu.

Mais ce qui le rehausse, c'est la considération du milieu où il lui fallut vivre. — Quand on pense aux années qui l'ont précédé, à celles qui l'ont suivi et à celles qui l'ont connu : quand on analyse le sol mouvant sur lequel il combattait : quand on calcule la somme et la variété des périls qu'il dut affronter : quand on se rend compte du caractère insinuant des faux principes dont l'atmosphère était invisiblement remplie : quand on voit avant lui, après lui

et à côté de lui, tant de belles intelligences qui tombent; et qu'au milieu de ces incohérences, il se forme sans maître; au milieu de ces chutes, il reste debout; au milieu de ces œuvres avortées, il poursuit le cours de son enseignement, et laisse à la France, à son Ordre et à l'Église, une œuvre religieuse dont la puissance ne fera que grandir; au lieu de rechercher d'un œil jaloux s'il n'y a pas quelque manque de symétrie dans la frange de son vêtement, si quelque mouvement imparfait ne s'est pas mêlé à l'ardeur de ses combats, s'il n'a pas eu trop de confiance en la noblesse du cœur humain, et si, pour vouloir à tout prix sauver son siècle, il n'a pas trop compati à ses erreurs, on ne sait plus qu'admirer et remercier. On admire le héros : on remercie Dieu qui l'a fait, et qui sait si bien proportionner les hommes au siècle qu'il leur destine !

Cette admiration sera le jugement de l'histoire : cette reconnaissance est déjà gravée dans tous les cœurs chrétiens.

2603. — Tours, impr. Mame.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU R. P. H.-D. LACORDAIRE

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

Tome Ier. — **VIE DE S. DOMINIQUE.**

Tomes II à VI. — **CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS ET DE TOULOUSE.**

Tome VII. — **ŒUVRES PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES.**

Considérations sur le système philosophique de Lamennais.

Discours sur l'école libre.

— de Soréze, 1856, 58 et 59.

— sur la loi de l'histoire.

La liberté de l'Italie et l'Église.

L'Église et l'Empire Romain.

Tome VIII. — **NOTICES ET PANÉGYRIQUES.**

Montalembert. — P. Fourier. — Mgr Forbin-Janson. — Drouot. — O'Connell. — Ozanam. — Saint Thomas. — Discours de réception à l'Académie française.

Tome IX. — **MÉLANGES.**

Lettre sur le Saint-Siége.

Mémoire pour le rétablissement des Frères Prêcheurs.

Discours sur la vocation de la nation française.

Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.

Sainte Marie Madeleine.

9 vol. in-8°. — 50 fr. — Les mêmes en 9 vol. gr. in-18. — 30 fr.

On vendra séparément:

LA VIE DE SAINT DOMINIQUE. Belle édition grand in-8° raisin, illustrée.

LA VIE DE SAINT DOMINIQUE. (tome Ier des OEuvres gr. in-18). Un volume grand in-18. 3 fr.

LES CONFÉRENCES prêchées à Paris (1835-1851) et à Toulouse. Cinq volumes grand in-18 (tomes II à VI des OEuvres). 20 fr.

LES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES. Un vol. grand in-18 (tome VII des OEuvres). 3 fr.

LES NOTICES ET PANÉGYRIQUES. Un vol. grand in-18 (tome VIII des OEuvres). 3 fr.

LES MÉLANGES. Un vol. grand in-18 (tome IX des OEuvres). 3 fr.

LA NOTICE SUR LE PÈRE LACORDAIRE; Brochure in-18. 50 c.

En préparation:

ŒUVRES INÉDITES du R. P. H.-D. LACORDAIRE.

LE R. P. LACORDAIRE

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE

PAR LE R. P. CHOCARNE, DES FRÈRES PRÊCHEURS

3e édition. — Deux beaux vol. in-8°, avec portrait. Prix net : 8 fr.

Le portrait, gravé par M. Achille MARTINET, *grand format*, se vend séparément.

2635. — Tours, impr. Mame.